

Au-delà des ombres chinoises

« Avec les 100 fleurs se clôt l'ère constructive et révolutionnaire de Mao, et commence la phase négative et rétrograde de son action. »

(*Les Habits neufs*).

« Ombres chinoises » (1), après « *La révolution culturelle dans la Chine populaire* », a surgi un peu comme une bombe dans le paradémisme vif de la sinolâtrie. Mais une bombe aux effets extrêmement contradictoires. Voici qui rompt, en un style étincelant, une verve vengeresse et amère, avec les ronronnements béats auxquels les Bouc et consorts nous avaient accoutumés. Démystification. Démythification. Les images pieuses se ternissent tout à coup, en regard de quelques faits brutaux. Mais voilà... en dépit des précautions liminaires de l'auteur, qui prétend n'apporter que « quelques touches d'ombre sans lesquelles les portraits les plus lumineux restent privés de relief », son propos va beaucoup plus loin, jusqu'à devenir irrecevable. Livre passionnant, dérangeant, certes. Mais entre la béatitude et le sarcasme, il reste à se frayer la voie d'une analyse politique rigoureuse.

Ouvrons « *Ombres chinoises* ». Leys annonce d'entrée de jeu qu'il ne nie pas les « accomplissements considérables dans diverses domaines » du « régime maoliuste ». Délibérément, il n'en dira rien. Les autres ne se seraient que trop répandus sur le sujet. Et pourtant, ce parti pris de ne montrer que ce qui se laisse entrevoir de l'envers du décor est dangereux : à partir des zones d'ombre qui nous sont ici dévoilées s'agence en effet une vision de la Chine tout aussi unilatérale que les autres, leur négatif en quelque sorte, dans une perspective humaniste libérale qui rend le regard de Leys aussi suspect, malheureusement, que celui des thuriféraires de toutes catégories. Certes, Leys a sur les laudateurs l'avantage de l'honnêteté : il commence par proclamer bien haut que le voyage en Chine est pour ainsi dire inutile. Autant rester chez soi et dépouiller *Pékin Information*. Une bureaucratie

tatillonne vous empêche avec vigilance de faire le plus petit pas hors des sentiers battus, d'entretenir la moindre relation avec le peuple, d'entrer en contact, si peu que ce soit, avec la vie quotidienne réelle des Chinois. *Voilà qui devait être dit, et qui révoque en un doute salutaire tous les « témoignages » a-critiques*, toutes les généralisations à partir du théâtre de marionnettes étrié que l'on nous donne pour représentatif de la Chine. Que reste-t-il donc à qui refuse de chausser les lunettes maoïstes ? Peu de choses assurément. Leys nous rapporte quelques faits, dénonce les tableaux idylliques. Mais souvent, au fil des pages, on se demande si vraiment rien d'autre ne se laisserait entrepercevoir. Il faut se livrer à une constante réinterprétation des faits qu'il nous livre, et dénonce comme stérile et dangereuse l'optique de l'auteur.

Jusqu'où, donc, suivre le guide ? Le grand mot est lâché dès le début du « voyage » auquel Leys nous invite : totalitarisme. Le concept est des plus douteux, ayant servi aux fins de la politique la plus réactionnaire, par son ambiguïté même. Tous les totalitarismes se valent, c'est bien connu, de Staline à Hitler, en passant par Mao. La référence constante à Orwell qui sous-tend le témoignage de Leys n'est pas innocente : D'une réelle indignation devant l'étaffoir bureaucratique, on passe à un scepticisme « humaniste » et à double tranchant. Il faudra que la Chine se « dé-maïse ». Mais dans quelle direction ? C'est tout le problème des critères par lesquels Leys juge ce qui se donne à voir de la Chine, qui est posé. Ainsi la description de Canton : ville vivante, par rapport aux autres cités chinoises, où se retrouve quelque chose de la traditionnelle insubordination de la province du Kwang-tung par rapport aux autorités centrales. Mais les nostalgies de Leys se révèlent vite : les restaurants et salons de thé ont disparu, victimes de cette « égalisation par le bas » qui tend à ramener « la vie urbaine au niveau de dénuement des campagnes ». Mais *pourquoi* en est-il ainsi ? Leys se contente de constater à regret. *Misère*, que l'on nous cache soigneusement d'ordinaire... mais qui est évoquée ici par rapport à l'activité et à la modernité de Hong-Kong. *Misère* culturelle surtout, jeunesse lasse et cynique, omniprésence de l'armée. Autant de faits bruts qui doivent être connus, servir à réévaluer, à caractériser le règne de la bureaucratie maoïste, mais que Leys nous livre en vrac pour aboutir à une conclusion amère : la lutte des classes, la haine entretenue, auraient tué les « braves gens ». Leys s'en tient donc strictement à son programme : exhiber les zones d'ombre. Nous lui savons gré de nous laisser entrevoir le degré de sclérose bureaucratique du régime maoïste. Mais en insistant seulement sur le côté « noir » des choses, Leys reste dangereusement en surface. Détruire les mythes c'est bien. Mais cela ne suffit pas. C'est la quête même de Leys qui est à remettre en question.

Contre la maolâtrie

Le livre de Leys a le mérite de nous rappeler quelques évidences soigneusement retournées en leur contraire par la maolâtrie officielle et bienveillante : la pauvreté n'est pas forcément un avantage (mythe de la « page blanche » sur laquelle tout peut-être écrit, précisément parce qu'elle est blanche) ; le conditionnement politique de tous les instants ne permet guère de promouvoir les vertus créatrices du peuple, comme on nous le laisse entendre à l'envie ; la bureaucratie n'est pas combattue en permanence,

n'en déplaît aux Macciochi and Co ; la misère culturelle enfin ne saurait se justifier par le « réalisme socialiste », les intérêts de la révolution. Mais il s'agit là de dénonciations qui planent en l'air, et qui, coupées de la réalité économique, sociale sinon politique, qui les porte, apparaissent dangereusement superficielles, et comme telles « comparables » à n'importe quoi — l'univers « culturel » nazi par exemple : Leys ne va-t-il pas jusqu'à dire que le « bourgeois » des Chinois, c'est le Juif de l'idéologie hitlérienne ?

Et tout est de la même veine. Nous savons dès les premières pages que rarissimes sont les contacts « libres » avec le peuple. Leys se réjouit donc de pouvoir discuter avec des employés du chemin de fer. Mais pour en déduire quoi ? « Ces travailleurs m'apparaissent dans leur simple vérité humaine comme les plus authentiques héritiers d'une civilisation que les nouveaux mandarins n'ont pas encore entièrement réussi à anéantir »... « Une humanité chinoise restée intacte, comme préservée par sa simplicité même ». Aïe ! Voici qui est bien passéiste : la nostalgie de la Chine éternelle, le mythe de « l'âme chinoise » dégagent un relent réactionnaire de mauvais aloi. Nous sommes soulagés d'entrevoir que la propagande maoïste, pour envahissante qu'elle soit, ne pénètre pas les gens au point qu'ils ne puissent s'en défendre. Mais l'espèce de résignation passive (on répète les dogmes pour avoir la paix, mais on n'y croit guère, on a d'autres préoccupations) que Leys nous donne pour l'éternelle « humanité chinoise », est plus inquiétante qu'autre chose.

Leys consacre l'essentiel de son livre à dénoncer la misère culturelle, à laquelle ses travaux l'ont tout particulièrement sensibilisé. Nous pouvons être atterrés avec lui par l'ampleur du désastre, par l'abrutissement entretenu par les six ou douze opéras de Madame Mao, par la mise au pas permanente des intellectuels, dont les facultés d'esprit critique sont soit annihilées, soit soigneusement canalisées et dévoyées. Nous pouvons dénoncer, avec la réécriture permanente de l'histoire selon les besoins de la cause, le culte de Mao qui vient combler le vide, l'hagiographie lénifiante, bêtiifiante dont on abreuve le peuple (on peut s'en faire une idée en lisant la littérature enfantine chinoise), la pauvreté du « langage de bois » de la propagande (un « dictionnaire des idées reçues » inclus dans le livre en montre en un raccourci saisissant toute la monstruosité). Mais la nostalgie permanente de la culture classique est quelque peu suspecte : culture de qui ? pour qui ? Question qui ne vient pas à l'esprit de Leys, ce n'est pas son problème. Il a beau préciser qu'il tolérerait tous les iconoclasmes s'ils étaient un tant soit peu justifiés, que ce qui les rend tout particulièrement odieux, c'est leur gratuité (?), il insiste beaucoup trop. L'humanité chinoise, la culture chinoise, tout se tient. De là à voir dans le maoïsme un accident déplorable de l'Histoire — du moins après la prise du pouvoir — et seulement cela, ou essentiellement cela, il y a un pas que pour notre part nous ne saurions franchir, même si nous ne justifions pas pour autant « au nom de tout le reste », de ces « accomplissements considérables » mentionnés au début, ce que Leys dénonce véhémentement ici.

Les totalitarismes

Mais poursuivons. Une fresque accablante de la bureaucratie nous conduit au cœur du problème. Hiérarchisation subtile et infinie, privilèges de tous ordres (de la voiture au népotisme en passant

par les salaires), inertie liée à l'afflux permanent de directives contradictoires, rupture totale d'avec le peuple, tels seraient les traits principaux du nouveau mandarinat qui paralyserait la Chine. Les écoles du 7 Mai ? On y plante des choux sans doute, mais entre bureaucrates : nul contact salutaire avec la paysannerie. « Créativité » du peuple ? L'écran de la mise en scène bureaucratique ne permet guère d'en juger.

Nous ne doutons pas que tout ceci existe (encore que l'éventail des salaires soit probablement moins étendu que Leys ne le prétend), surtout dans l'univers clos dans lequel l'auteur, suspect de n'être pas aussi « ami de la Chine » que d'autres, a été confiné. Mais cette photographie nous laisse sur notre faim : la référence à la bureaucratie céleste, éternel fléau dont la Chine n'est pas encore débarrassée, ou à la bureaucratie stalinienne, sont insuffisantes et inopérantes. On ne peut se contenter de saisir le phénomène bureaucratique à partir de ses traits les plus universellement répandus (il est trop facile alors de tirer un trait d'égalité entre tous les totalitarismes), indépendamment des conditions objectives et subjectives qui ont présidé à sa naissance. Que le régime maoïste soit bureaucratisé, nul ne saurait, de bonne foi, le nier. La récente promotion d'un Teng Tsia-ping, mystérieusement lavé de ses péchés, le retour en masse des limogés de la révolution culturelle, l'officialisation de la fusion de l'appareil d'Etat et de celui du Parti, l'omniprésence de celui-ci, l'absence de cadres effectifs de dictature du prolétariat laissent mal augurer de l'évolution « naturelle » du maoïsme vers la démocratie prolétarienne. Mais la question de la caractérisation politique de la bureaucratie chinoise n'est pas résolue pour autant.

Il est au moins un fait — et de taille — qui nous empêche de suivre Leys sur les chemins glissants où il s'aventure : Mao a dirigé, envers et contre Staline, la révolution chinoise. Il ne s'est pas fait le porte-parole d'une excroissance parasitaire sur le terrain d'une révolution victorieuse. De 20 années et plus de guerre civile, il serait difficile de prétendre qu'il n'est rien resté, sur le plan du lien avec les masses, d'une connaissance approfondie de la réalité du pays. Il est douteux de prétendre sans plus qu'il y a un fossé entre Mao, dirigeant d'une révolution victorieuse, et Mao, incapable de concevoir la construction d'un « Etat moderne ». Mais quel Etat, au fait ? Silence de l'auteur. Certes, après 49, bien des traits du stalinisme ont été intériorisés, l'arriération et l'isolement du pays y ont largement contribué. Mais la mise au point tâtonnante d'une voie spécifique vers le socialisme à partir de la rupture sino-soviétique n'ont pu rester sans conséquences quant au mode de domination politique du pays. Il est indéniable que la révolution culturelle n'a pas été ce qu'on s'est plus à nous raconter ; les lendemains qui déchantent l'ont assez prouvé. Il n'en demeure pas moins qu'on ne saurait la réduire à la démonologie des « *Habits neufs du président Mao* », et que l'appel aux masses, si contradictoire qu'il ait pu être, n'a rien de « stalinien ». Le maoïsme implique en effet une certaine dynamisation des masses, un rapport d'autorité qu'on ne saurait réduire purement et simplement à l'étouffoir stalinien. La mise en avant permanente du politique et de l'idéologie, en dépit des formes douteuses qu'elle peut prendre, n'est pas un vain mot pour le maoïsme ; elle témoigne d'une certaine volonté « anti-bureaucratique » qui entre en contradiction avec les contraintes de la construction assumée et théorisée de la construction du socialisme dans un pays arriéré et isolé. Une sorte d'anti-

bureaucratisme lui-même bureaucratique, en ce sens que l'appel aux masses, que ce soit lors des 100 fleurs ou de la révolution culturelle, tourne court et se change en son contraire face à l'immensité des contradictions à résoudre, en l'absence d'organes effectifs de démocratie prolétarienne. En ce sens, la révolution culturelle est un phénomène beaucoup plus complexe qu'on ne pourrait le penser en regard de l'actuelle « normalisation », et qu'on ne saurait réduire, *en son point de départ*, à une lutte inter-bureaucratique. L'analyse de la spécificité du mode de domination de la bureaucratie maoïste est encore très largement à faire, ou à affiner. Bien des points d'interrogation demeurent face à la réalité extraordinairement contradictoire du maoïsme, auxquels nous ne prétendons pas répondre ici. Mais il nous faut affirmer que les analogies, si patentes qu'elles puissent paraître, ne sauraient tenir lieu d'analyse historique et politique, et que *la nature de l'Etat chinois* est claire pour nous, si bureaucratisé et déformé soit-il par rapport à l'idée que nous nous faisons de la dictature du prolétariat. Il est extrêmement gênant que Leys ne se prononce jamais sur ce point, et qu'il ne mette rien de précis derrière le qualificatif de « révolutionnaire », qu'il emploie de temps en temps en prétendant que Mao a cessé de l'être.

Que conclure donc ? « A bâtons rompus », Leys assène brutalement ce qu'il a vu de la Chine. A ce titre, son pamphlet constitue un magnifique pavé dans la mare trop tranquille de la sinophilie, et il faut le lire. Mais on ne saurait y trouver une analyse politique de la Chine d'aujourd'hui, trop d'ambiguïtés s'y trouvent pour enrober ce qu'il y aurait de « libérateur » par rapport à la production « ordinaire » sur la question, pour que nous le reprenions à notre compte. Si nous nous devons de dénoncer tout ce qu'il y a d'illusoire dans le mythe que les dirigeants chinois ont élaboré, par « amis » interposés, de la réalité de leur pays, si nous nous devons de dénoncer toutes les carences de la prétendue « démocratie prolétarienne » qui y règne, le caractère notoirement contre-révolutionnaire de la politique extérieure chinoise, nous devons tout autant réaffirmer que pour nous la Chine est et demeure un Etat ouvrier, et à ce titre la défendre. Il est probable que le livre de Leys alimentera l'anti-communisme le plus traditionnel, et que là n'était pas l'intention de l'auteur. Mais il faut bien reconnaître que ses propos y prêtent, en raison de la confusion politique qui les sous-tend : le scepticisme et l'écœurement sont toujours récupérés « à droite ». C'est le sort de toutes les critiques d'Etat ouvrier qui ne sont pas explicitement *révolutionnaires* que d'être ainsi utilisées. Il nous faudra, pour notre part, regarder au-delà des ombres chinoises.....

Denise AVENAS

(1) « Ombres chinoises », Simon Leys, coll. 10/18.

PRIX : 8 F